

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III)

Collège Joliette, mardi 1er juillet 1879.

(N^o 19

LES TRAVAUX DE LA HACHE

AU CANADA (1)

Révérands Messieurs, Messieurs,

Parmi les nombreux spectacles auxquels nous fait assister l'histoire, l'un des plus beaux est sans contredit la naissance et le développement d'un peuple, surtout d'un peuple chrétien. Deux jeunes orateurs, il y a quelque temps, ont exalté à cette tribune ce qu'ont fait pour notre pays la croix et l'épée. En ce beau jour de fête où tout homme qui sent quelques gouttes de sang canadien couler dans ses veines se glorifie de sa nationalité, permettez-moi de venir à mon tour entonner un hymne de gloire à la patrie en racontant d'une manière bien indigne, il est vrai, les travaux de la hache au Canada.

Messieurs, " Une nation, comme l'a si bien dit un de nos évêques (2), est un peuple qui parle la même langue, qui a la même foi, et dont les mœurs, les coutumes, les usages et les lois sont uniformes ". C'est un fait incontestable qu'il existe sur les bords du fleuve St-Laurent près d'un million et demi d'hommes dont la langue, la religion, les mœurs, les lois et les coutumes sont les mêmes, or, suivant la belle définition que nous venons de citer, ce million et demi d'hommes constituent une nation, et cette nation à laquelle nous sommes fiers d'appartenir s'appelle le peuple canadien-français.

Quelle est l'origine de ce peuple, a qui doit-il son existence, qui lui a conservé sa religion et sa nationalité après la conquête ? voilà, en quelques mots, les différents points de mon discours. L'histoire du pionnier canadien est, peut-on dire, celle du Canada lui-même : la croix l'a découvert et civilisé, l'épée l'a défendu et protégé, mais la hache l'a fondé. Otez de la vie du peuple canadien, ce qu'a fait le colon, que restera-t-il ?

(1) Discours prononcé en séance publique de l'Académie St-Etienne le 24 juin 1879.

(2) Mgr Lafleche. *Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion.*

des forêts immenses, une vaste solitude, mais point de patrie, point de Canada.

Notre origine n'est pas enveloppée dans la nuit des temps. Un jour du beau mois de juillet 1534, le soleil versait à flots ses rayons sur les eaux de la baie de Gaspé, la tiède haleine du zéphyr ridait sous son souffle parfumé l'onde paisible ; une multitude d'indigènes, accourus sur le rivage, voyaient avec étonnement deux vaisseaux jeter l'ancre sur la côte ; puis un homme à la démarche ferme et majestueuse, entouré d'une soixantaine de compagnons, s'avancer vers eux. Descendu sur la rive, il fait planter une croix avec cette inscription : " Vive le roi de France ! " se prosterne avec tout son équipage devant le bois sacré, fait au ciel une courte mais fervente prière, puis se redresse et promène au loin son tranquille regard. Cet homme, c'était Jacques Cartier, et la terre qu'il touchait pour la première fois, il l'avait appelée la " Nouvelle-France ".

Salut ô Canada ! ma douce patrie, tu naquis comme le christianisme au pied d'une croix, l'aurore du Calvaire a souri sur ton berceau ; comme le chrétien, dès ta naissance, le signe du salut fut imprimé sur ton front ; comme le disciple du Christ, tu lutteras longtemps avant de conquérir la paix ; puisses-tu toujours demeurer fidèle à ta noble naissance ! Voilà notre origine : elle est catholique, elle est française. C'est la fille aînée de l'Eglise qui s'unit à sa mère pour former un peuple qui s'appela la nation canadienne-française.

Le Canada est découvert, la croix baigne son ombre tremblotante dans les eaux du fleuve-roi. Mais ce pays est couvert de vastes forêts peuplées d'animaux féroces et d'hommes plus cruels encore. Ça et là de grands lacs aux eaux profondes, des rivières, des marécages, des clairières à l'herbe haute et touffue où fume le feu du camp indien interrompent la monotonie des bois ; seul le frêle esquif de l'indigène sillonne la surface limpide du grand fleuve.

Tel était l'aspect du Canada à l'époque de sa découverte : c'était la nature belle, pittoresque, grandiose, mais dans son état le plus sauvage. Qui va défricher ces forêts immenses ? qui va les changer en champs fertiles ? Les humbles fils de saint Benoît viendront-ils, comme en Europe, transformer en prés verdoyants les terrains incultes de la Nouvelle-France ? Non, les premiers habitants de cette contrée devront manier le

fusil en même temps que la hache, et le moine n'a jamais lancé la balle meurtrière contre son semblable ; il ne sait que cultiver, prier et pardonner. Qui donc va coloniser ces immenses territoires ? Au nord de la vieille Gaule, existent deux provinces dont les habitants n'ont jamais pesé le sang qu'ils versaient, lorsqu'il s'agissait de le répandre pour la religion et la patrie. Ce sont la Bretagne et la Normandie qui vont four nir au sol canadien ses premiers colons.

Trois quarts d'un siècle s'étaient écoulés depuis la découverte du Canada, toutes les tentatives de colonisation avaient été jusqu'à ce moment infructueuses : il semblait que la vallée du Saint-Laurent allait demeurer l'héritage des indigènes du Nouveau-Monde. Mais Dieu, qui voulait une autre France en Amérique, avait suscité un homme qui devait être le véritable fondateur du Canada. Salut, noble Champlain, tu apparais au berceau de la colonie, comme un tendre père qui entoure son enfant des soins les plus assidus ! Pieux, zélé, d'une volonté ferme et énergique, d'une âme fortement trempée, propre à entreprendre de grandes choses et à les mener à bonne fin, toujours et partout tu te montras à la hauteur de ta position. Samuel de Champlain était bien réellement l'homme qu'il fallait pour accomplir une mission si ardue. Aussi est-ce avec honneur que nous le plaçons en tête de ces intrépides pionniers qui nous ont donné une patrie. Le premier acte de l'illustre gouverneur, en arrivant au Canada, fut de choisir un emplacement pour bâtir un fort qui pût servir de comptoir pour la traite des pelleteries et de refuge aux nouveaux colons qu'il avait amenés avec lui. " Le site de la nouvelle ville, comme l'a si bien dit un de nos historiens (1), convenait admirablement au dessein de créer et d'organiser une France nouvelle dans l'Amérique. Placé à cent-trente lieues de l'embouchure du Saint-Laurent, Québec est la clef de la vallée du grand fleuve, dont le cours est de près de huit cents lieues ; il est la sentinelle avancée de l'immense empire français que rêva Louis XIV, et qui devait se prolonger depuis le détroit de Belle-Isle jusqu'au golfe du Mexique. " Voilà la première œuvre de la hache au Canada : fonder une ville qui sera la capitale de la Nouvelle-France, le boulevard de la puissance française dans le Nouveau-Monde. O Québec ! tu as vu bien des orages se déchaîner contre toi ; comme un vieux guerrier blanchi sur le champ de bataille, tu ne peux raconter ton histoire sans redire tes exploits. Tour à tour tu as vu le sauvage, l'Anglais et l'Américain venir battre en brèche tes murailles. Que de fois n'as-tu pas sauvé cette colonie, que de fois n'as-tu pas opposé une barrière infranchissable à l'étranger qui, remontant notre beau fleuve, voulait envahir notre patrie ? Comme les colonnes d'Hercule, tu t'es dressé menaçant devant lui et, par la bouche de tes canons, tu lui as répondu : " *Nec plus ultra* ", et l'ennemi a rebroussé chemin.

Cependant 27 ans s'étaient écoulés depuis la fondation de Québec, la paix et le bonheur commençaient à sourire à la jeune colonie et l'on pouvait espérer pour elle les jours les plus prospères, lorsqu'un événement doulou-

reux vint la plonger dans le deuil. Le 25 décembre 1635, au milieu de l'admiration et du respect de tous, le Canada perdit son premier gouverneur, la France un de ses héros, les pionniers leur modèle, les pauvres et les orphelins leur père, la religion son protecteur, la colonie son plus ferme appui, Québec son fondateur, notre patrie une de ses gloires les plus pures : la belle âme de Samuel de Champlain quitta sa dépouille terrestre pour aller jouir au ciel du fruit de ses œuvres ; les demeures éternelles s'ouvrirent pour recevoir dans leur sein le premier et le plus grand des pionniers canadiens. Mais celui qui avait brandi la hache avec tant d'honneur dans les forêts du Canada devait laisser un successeur digne de lui. Jacques Cartier, en remontant le fleuve St-Laurent, avait reconnu la position avantageuse qu'occupait la bourgade d'Hochelaga ; ravi de la beauté du spectacle qui s'était présenté à sa vue, du haut de la montagne qui domine le village indien, il l'avait appelé " Mont-Royal ". Avec la sûreté de coup d'œil qui caractérisait le grand marin, il avait prévu que de brillantes destinées étaient réservées à la ville qu'on bâtirait sur ce site enchanteur. Ses espérances ne devaient pas être trompées.

Le 16 mai 1642, un autel rustique se dressait sur la plage déserte de la bourgade d'Hochelaga ; un prêtre gravissait les saints degrés, offrait au ciel la Victime propitiatoire et le Dieu trois fois saint descendait pour la première fois sur les rives où devait s'élever la ville la plus populeuse de l'Amérique britannique. C'était M. de Maisonneuve qui venait, avec ses compagnons, prendre possession de l'île de Montréal ; c'était la patrie qui invoquait le secours d'en haut avant de jeter les fondements d'une nouvelle cité ; c'était la hache qui dressait une croix avant de bâtir une habitation. Le premier soin de la petite colonie fut d'élever un fort pour se mettre à l'abri des attaques des Iroquois. L'avenir ne tarda pas à prouver combien utiles étaient ces précautions. Les Iroquois molestèrent bientôt les nouveaux colons ; les revers se firent cruellement sentir ; parfois même on aurait pu croire que c'en était fait de la future ville de Montréal. Mais M. de Maisonneuve était un de ces hommes qui puisent leur force au milieu même du danger, et la nouvelle colonie, gouvernée par un chef si valeureux, fit de rapides progrès, elle devint bientôt forte et puissante sous ses successeurs et, à la fin de la domination française, elle était le centre d'un commerce considérable. Voilà la seconde œuvre de la hache au Canada. O noble de Maisonneuve, quel spectacle ravissant se présenterait à tes regards si, secouant ton linceul, tu quittais ta tombe pour gravir la montagne qui domine ta cité bien-aimée : tu verrais la ville de Montréal, assise comme une reine à tes pieds, contemplant les vaisseaux des nations les plus lointaines qui lui apportent le tribut de leurs produits ; les humbles demeures des premiers colons ont fait place à des monuments nombreux et splendides ; dans le lointain ton œil distinguerait un immense pont tubulaire qui relie les rives du grand fleuve ; bientôt la reconnaissance du pays va t'élever un superbe monument au centre même de cette cité dont tu as jeté les bases. Un sourire d'orgueil effleurerait tes lèvres en admirant ce qu'a fait la hache sur ce petit coin de terre. Cependant j'aperçois une larme dans tes yeux.... Pourquoi cette

(1) L'abbé Ferland, *Cours d'Hist. du Canada*, Liv. II, Ch. Ier.

marque de tristesse en présence de tant de prospérité ? Ah ! c'est que cette ville dont tu es le fondateur ne porte pas le beau nom que tu lui avais donné : Montréal a prévalu sur Ville-Marie.

Malgré tant de travaux, l'amour de la civilisation qui enflammait le cœur des pionniers canadiens se trouvait trop resserré dans les étroites limites de la Nouvelle-France. Quittant leur belle patrie, ils allèrent coloniser les plaines du lointain Ouest. Que de villes des rives du Mississippi, des lacs Michigan et Supérieur doivent leur existence aux dignes descendants des Champlain et des Maisonneuve ! Pendant que les fils de la Nouvelle-France arboraient le drapeau de la civilisation au cœur des États-Unis, le Canada voyait naître un homme qui allait attacher son nom à l'une des plus belles œuvres de la colonisation de ce pays. Sous sa noble impulsion, la cognée s'enfonça encore une fois dans la forêt, les arbres courbèrent leurs têtes séculaires sous la hache du pionnier. Un moulin, une église, un collège et puis une ville qu'on appela dans la suite "Joliette" surgirent comme par enchantement au milieu des bois. Joliette verra-t-elle jamais la statue de son illustre fondateur dominer une de ses places publiques ? Sur son piédestal de bronze ou de marbre, ce grand citoyen pourra-t-il voir un jour la ville qu'il aimait s'agiter sous l'impulsion du commerce ; pourra-t-il applaudir à ses progrès rapides dans la voie de l'industrie ? Qu'il soit permis aux élèves du collège qu'il a fondé d'en formuler ici le vœu, et les enfants de cette localité s'écrieront en voyant la noble image du grand patriote : "Voilà notre père, le bienfaiteur de notre ville natale, le valeureux pionnier canadien, l'illustre Barthélemy Joliette !"

En ce beau jour de fête où tous les Canadiens n'ont qu'une voix pour chanter les vertus de leurs pères, il me serait bien doux de nommer ici tous ceux qui se sont immortalisés dans la grande œuvre de la colonisation de ce pays, mais il m'est impossible, dans cette rapide esquisse, d'entreprendre une semblable tâche ; je ne puis qu'ébaucher ici les faits les plus saillants de cette épopée commencée à la fondation de Québec et qui se continue encore de nos jours dans les plaines du Nord-Ouest. Dans ce travail gigantesque où chaque ouvrier est un héros et dont chaque scène est une lutte entre la barbarie et la civilisation, combien n'y a-t-il pas de traits d'héroïsme accomplis dans l'ombre et qui mériteraient d'être présentés à l'admiration des peuples ? L'histoire enregistre dans ses pages les hauts faits de l'épée ; la croix d'honneur, souvent, sur le champ de bataille, vient décorer la poitrine du soldat, mais la hache n'a pour partage que l'oubli, sa récompense c'est le bien qu'elle fait. Quel spectacle plus noble que la vie du colon canadien ! Voyez-le quitter sa patrie, la belle France, pour venir se fixer sur des rivages inconnus, au milieu de dangers sans nombre ; voyez-le s'enfoncer dans la forêt, la cognée d'une main, le fusil de l'autre, car chaque accident du terrain recèle une embûche, chaque arbre cache un ennemi. Souvent il entend siffler à ses oreilles la balle de l'Iroquois, souvent le sillon qu'il vient de tracer lui sert de tombeau. Qu'importe ? Il veut laisser un héritage à ses enfants, il veut fonder une autre France en Amérique, il veut créer un Canada. A-t-il réussi ? Le spectacle que nous offre en ce

grand jour notre belle patrie répond que le succès a couronné ses infatigables travaux.

Cependant il survint dans la vie du pionnier canadien un jour où sa foi dans la conservation de sa nationalité fut mise à une cruelle épreuve. La paix et le bonheur souriaient depuis plus d'un quart de siècle à la Nouvelle-France et sa prospérité semblait vouloir prendre un vigoureux essor. Mais l'Angleterre, depuis longtemps, convoitait la jeune colonie. Des difficultés presque insurmontables entravaient ses projets de domination ; mais, lorsque Albion veut faire une conquête, que lui importent l'argent et le sang de ses sujets ? Ce territoire était devenu nécessaire à son commerce ; elle résolut de le conquérir. Le Canada, délaissé par la France, succomba sous le nombre après une lutte à jamais mémorable. Le pavillon français descendit pour toujours de la citadelle de Québec où il avait flotté avec tant de gloire pendant deux siècles ; le défricheur s'arrêta dans le sillon que sa main robuste venait de tracer, il vit le drapeau fleurdelisé s'éloigner pour jamais des rives du St-Laurent ; de loin le colon le salua d'un dernier regard, un sanglot monta de son cœur à ses lèvres, un soupir s'échappa de sa noble poitrine, une larme jaillit de sa paupière et roula comme une perle sur sa joue brunie. C'était l'adieu du fils à sa mère qui l'abandonnait.

Mais, tout en respectant la douleur de nos pères, ne murmurons pas contre le décret de la Providence qui nous plaça sous la domination anglaise. Dieu ne permit pas que le sol de la Nouvelle-France fût infecté des doctrines impies du XVIII^e siècle, il voulut que le Canada demeurât catholique tout en restant français. Oh ! sans doute notre ancienne mère-patrie cueillit bien des lauriers sans que le moindre reflet de gloire rejallit sur nous ; elle gagna des batailles, elle remporta des victoires sans nous ; elle vit un de ses enfants soumettre toute l'Europe à son joug, et nous n'eûmes pour partage que l'oubli ; mais aussi la France, infidèle à sa mission, chassa sa noblesse, massacra ses prêtres et dressa un échafaud à son roi sans notre participation, et le stigmate du régicide ne vint pas imprimer son cachet sanglant sur le front virginal du Canada.

La conquête, du reste, n'arrêta point les travaux du colon canadien. Loin de suivre l'exemple de la noblesse, dont la grande majorité retourna en France après le traité de Versailles, il s'attacha pour ainsi dire plus fortement au sol qu'il avait conquis au prix de ses labeurs. L'Angleterre menaçait de lui ravir sa religion et sa liberté ; un nouveau champ de bataille s'ouvrit alors devant lui, il sut se montrer à la hauteur de sa position. La hache avait défriché le Canada, elle devait le conserver catholique et français, tout en demeurant fidèle au drapeau britannique. De toutes parts surgirent une foule d'orateurs qui défendirent ses droits devant l'Assemblée Législative. Long a été le combat, mais douce et glorieuse fut la victoire, l'épée fit place à la plume, la hache s'enfonça plus avant dans la forêt, le peuple canadien sortit enfin triomphant d'une lutte d'un siècle et la constitution de 1867 vint mettre le sceau à ses libertés. Notre patrie se constitua en une grande puissance ; trois océans baignent ses bords ; bientôt un chemin de fer, comme une chaîne immense, unira l'Atlantique au Pacifique. Le Canada, placé sous la

souveraineté de la couronne d'Angleterre, peut se flatter d'être un des pays les plus libres du monde. Il possède ses institutions religieuses et nationales ; il a ses historiens, ses poètes, ses écrivains en tout genre qui chantent sa gloire ; il est catholique, il est français. La hache a rempli sa noble mission ou plutôt elle la continue encore dans les forêts du Nord-Ouest et de la vallée de l'Outaouais. O France ! voilà ce que sont devenus les " quelques arpents de neige " que tu dédaignais il y a un siècle.

À la vue des difficultés surmontées et des travaux accomplis par la hache au Canada, on se demandera peut-être quelle force secrète a pu soutenir les premiers colons au milieu de tant de périls et d'épreuves. " Les premiers habitants de ce pays, comme on le lit dans un ouvrage récemment publié à Paris, étaient de braves et honnêtes paysans choisis par Champlain dans cette forte et intelligente race de laboureurs de Normandie et de Bretagne ; les officiers et les soldats du régiment de Carignan, magnifique phalange à qui les Hongrois devaient le gain de la journée de Saint-Gothard, avaient formé le noyau de la population. Et, comme le climat était âpre, comme la vie était rude, avec ses durs travaux champêtres, ses chasses dangereuses, ses voyages fatigants, les habitants ne s'amollissaient pas. " La prudence et l'esprit religieux présidèrent toujours au choix des colons ; seules les personnes de mœurs pures, d'une conduite réglée et chrétienne pouvaient se fixer dans la jeune colonie. Avec une telle population la Nouvelle-France n'avait rien à craindre pour son avenir. Aussi n'est-il pas étonnant que toujours elle ait su vaincre ses ennemis et qu'elle se soit montrée si grande au milieu de ses revers.

Pénétrez dans l'humble demeure du défricheur canadien, c'est là, comme un roi dans son palais, que vous apprendrez à le connaître. Trois vertus composaient sa cour : la sobriété, la simplicité et le travail ; c'est dans cette source pure et féconde qu'il allait retremper son courage et puiser la force de supporter les épreuves sans nombre qui entouraient son existence. Mais quel était donc le mobile de tant de dévouement, de tant d'actions héroïques ? Ah, c'est que nos pères étaient attachés à leur foi, ils aimaient leur patrie, ils s'étaient engagés à la conserver pure et intacte. Déroulez l'étendard national et vous trouverez dans la noble devise de nos aïeux l'histoire de la hache au Canada ; c'est la cause de la fondation et de la conservation de cette colonie et l'explication de l'héroïsme de ses habitants : RELIGION, PATRIE, HONNEUR.

Mais il ne suffit pas de louer et d'admirer les vertus de nos pères, il faut de plus les imiter. Ils ont fertilisé ce sol de leurs sueurs, ils l'ont arrosé de leur sang, ils nous l'ont légué en héritage. Si un pape a pu dire de la Pologne : " Chaque poignée de cette terre est une relique ", nous aussi nous pouvons dire du beau pays que nous habitons : " chaque poignée de cette terre est une relique ". À nous de le conserver. N'allons pas mendier le pain de l'exil, il reste encore sur notre territoire de grandes forêts à défricher. La hache va-t-elle rester oisive dans les mains des fils de la Nouvelle-France ? La vallée de l'Outaouais et le Nord-Ouest attendent les bras du colon pour lui livrer leurs richesses. Laisserons-nous l'étranger nous enlever ces magnifiques

possessions ? Oh ! non, si plus tard notre position ne nous permet pas de prendre la cognée en main, nous emploierons du moins notre influence pour travailler à la grande œuvre de la colonisation de notre patrie, et nos petits-neveux diront de nous ce que nous pouvons dire de nos ancêtres : " Gloire, honneur, reconnaissance, amour aux grands, aux nobles et intrépides pionniers du Canada " !

WILFRID FERLAND — (*Philosophie*).

NOS ADIEUX

La *Voix de l'Écolier* informe ses abonnés qu'à partir de ce jour elle suspendra sa publication pour un temps indéterminé. Elle quitte l'arène publique spontanément, comme elle y est entrée. Pendant sa courte carrière, elle a chanté les bienfaits inappréciables de l'éducation chrétienne ; elle n'a eu d'autre ambition que de travailler de son mieux à établir l'émulation et à répandre le goût du travail parmi la nombreuse jeunesse dont elle était l'organe ; ses humbles accents, emportés sur l'aile des brises de la patrie, ont retenti bien loin et ont contribué, elle l'espère, à cimenter l'union entre tous les élèves du Collège Joliette. Elle préfère aujourd'hui rentrer dans l'ombre et le silence ; mais, libre comme l'oiseau qui gazouille sous la feuillée, elle reprendra peut-être un jour la lyre qu'elle dépose en ce moment ; elle saura, quand elle le jugera opportun, continuer l'hymne d'amour qu'elle a entonné en l'honneur de la Religion et du Canada.

En disant adieu à leurs fidèles abonnés, les rédacteurs de la *Voix de l'Écolier* ont un devoir à remplir. Nous supplions nos bienveillants lecteurs de vouloir bien nous pardonner de n'avoir pas mieux répondu à leur attente. Nous n'avions hélas ! par nous-mêmes, que bien peu de chose à donner à l'œuvre qu'on nous avait confiée ; mais, si notre bagage personnel était bien léger, si nous n'avions à notre actif qu'une dose considérable de bonne volonté, nous avons eu le bonheur d'être puissamment aidés dans une tâche trop lourde par des amis dévoués auxquels nous offrons ici l'expression suprême de notre reconnaissance. Ce sont les magnifiques travaux de nos correspondants qui ont jeté quelque lustre sur notre petite revue ; c'est grâce à eux que toutes les portes se sont ouvertes devant la *Voix de l'Écolier* et que des personnages éminents, de hautes autorités scientifiques et littéraires ont daigné adresser à notre humble journal les témoignages les plus flatteurs. Que nos amis acceptent des éloges si justement mérités ; quant à nous, nous nous trouvons suffisamment récompensés et honorés d'avoir pu coopérer, dans la modeste mesure de nos moyens, à une œuvre qui a su éveiller tant de sympathies et recueillir tant de suffrages.

Si un jour, entraînée par l'ardeur aventureuse et enthousiaste de la jeunesse, la *Voix de l'Ecolier*, familiarisée désormais avec les dangers des pérégrinations lointaines, ose affronter les hasards d'une nouvelle course à travers le monde ; si, confiante dans l'indulgence de ses nombreux amis, elle vient encore une fois fredonner sa chanson sur le seuil de leurs demeures, elle espère que tous ceux qui ont conservé d'elle un bienveillant souvenir, lui trouveront encore une petite place sur leur bureau de travail ou au foyer de la famille. Tel est le vœu que la *Voix de l'Ecolier* formule au moment où elle termine la première phase de son existence.

LES NUAGES

A MON AMI THÉO...

Je viens souvent ici sur la mousse des bois
Demander aux forêts le repos et l'ombrage,
Entendre des oiseaux l'harmonieuse voix
Sous le murmurant feuillage.

Mollement étendu, le regard vers les cieux,
Je vois fuir en tous sens des groupes de nuages :
Blancs cygnes de l'azur dont le vol gracieux
Fuit vers de lointaines plages.

Que ne puis-je ainsi qu'eux prendre un rapide essor
Vers les mondes anciens, la terre des prodiges,
Où d'empires fameux le temps conserve encor
D'impérissables vestiges !

Voir ces lieux enchantés qu'un printemps immortel
Embellit de fruits d'or, de fleurs éblouissantes ;
M'endormir sous des cieux dont l'azur éternel
Berce nos douleurs blessantes.

Oh ! il me semble alors que mon cœur en mon sein
Vibrerait tout à coup, comme une douce lyre ;
Ou bien comme le flot qui frémit au matin
Sous le souffle du zéphyre !

Que mon âme en voyant les bords pleins de splendeur
Où brillèrent les feux de l'astre du génie,
Déborderait soudain, sous le poids du bonheur,
D'ivresse et de poésie !

*
* *

Mais non, je le sais bien, ces vœux tant caressés,
Tous ces souhaits si chers — ce rêve de ma vie ! —
O douleur ! ne seront jamais réalisés...
Ce ne sont que soupirs, doux songes, vaine envie !...

Je ne verrai jamais la vague immensité
De l'océan sans borne où flottent tous ces mondes,
Que fit surgir d'un mot Celui dont la beauté
Se réfléchit sans tache en ce miroir des ondes.

Je ne pourrai jamais parcourir ces cités
Dont l'art a consacré l'immortelle victoire,
Ni ces palais détruits, mais encore visités
Par l'ombre du passé — fantôme de la gloire !

Non jamais le Vésuve au panache de feu,
Les Alpes aux sommets de neiges éternelles ;
Gênes la magnifique et son golfe tout bleu
Etoilé comme un ciel de flottantes nacelles ;

Jamais l'antique Ophir riche d'or et d'encens,
Malaga couronné de grenades, d'oranges ;
Naples, Hybla dansant au bruit de leurs volcans,
Les rives du Jourdain, les flots sacrés du Ganges ;

Jamais Paris si beau, la ville des plaisirs,
Gibraltar sur son roc si fièrement assise ;
La Rome des Césars, pleine de souvenirs,
Et la fille des mers, l'élégante Venise ;

Non jamais ces cités à l'antique splendeur,
Reines de l'Aquilon, du couchant, de l'aurore,
N'éblouiront mes yeux, ne charmeront mon cœur,
Jamais ne me verront sur ces bords que j'adore !

Je ne foulerai pas les sublimes débris
Du grand cirque romain, l'immense Colisée.
Dont l'arène autrefois — illustre et saint parvis —
Fut du sang des martyrs tant de fois arrosée.

Je n'irai pas mêler mes pleurs au flot doré
Des fleuves étrangers de Tyr, de Babylone,
Et reposer mon cœur sous l'ombrage sacré
Des cèdres du Liban, d'une antique colonne.

Je ne gravirai point le sanglant Golgotha,
Montagne auguste en fruits de salut si féconde,
Où, chargé d'une croix, un Dieu Sauveur monta
Pour laver dans son sang tous les crimes du monde !

Je rêvais donc en vain ces rêves glorieux,
D'aller, ainsi que font de joyeuses abeilles,
Butiner maints trésors sur ces bords radieux
Si riches de beautés, de fleurs et de merveilles.

Je sens qu'il faut mourir sans avoir visité
Trônes, temples, forums que je voulais connaître,
Mourir enseveli dans mon obscurité,
N'ayant vu d'autres cieux que ceux qui m'ont vu naître ;

Sans autre vision que le doux idéal
De mes songes heureux, tel qu'autrefois Moïse
Voyant dans le lointain, au rayon matinal,
Briller les champs fleuris de la terre promise.

*
* *

Mais, ô nuages, vous, plus fortunés que moi,
En foule déployez vos ailes diaphanes !
O vifs coursiers des airs, puisque c'est votre loi,
Sans cesse promenez vos blanches caravanes !

Depuis que vous errez ainsi sous tous les cieux,
Que n'avez-vous pas vu sur nos sombres rivages ?
Combien de nations, d'empires glorieux
Déjà sont engloutis dans l'océan des âges !

Rien n'a pu résister à la marche du temps :
Le sceptre s'est rompu, la tour s'est écroulée ;
La face de la terre, ainsi qu'au vert printemps,
De siècle en siècle s'est soudain renouvelée !

Le grand destructeur l'a, sous son souffle puissant,
Changée autant de fois que vos formes mobiles,
Quand, dans les champs de l'air, l'aquilon rugissant
Roule, ô nuages d'or, vos flocons si fragiles !

Mais si le monde fume encor sous ses débris,
Les siècles écoulés n'ont pas marqué de rides
Sur votre front d'azur : vos voiles aux blancs plis
S'ouvrent comme autrefois brillants, larges, rapides.

Parfois vous bondissez dans le bleu firmament,
Plus légers, gracieux que la blanche nacelle
Qui danse à l'horizon sur le flot écumant
Où l'appelle en chantant le vent toujours fidèle ;

Puis fiers, majestueux, vous portez dans vos flancs,
Cachés à tout regard, dans l'ombre et le mystère,
La foudre qui soudain éclate en traits brûlants,
Dieu même quand il veut descendre sur la terre !

Montez, courez, volez de par delà les mers,
Couronnez de vapeurs les riantes collines ;
Allez revoir encor ces lieux qui me sont chers,
Et quelquefois pleurez sur les grandes ruines...

Le soir rassemblez-vous tous aux portes du ciel,
Empruntez l'or si pur des rayons de l'aurore
Pour former au couchant un trône à l'Eternel,
A la gloire du Dieu que la nature adore !

Et sous ses pieds soyez comme les flots d'encens
Qui parfument l'autel, plus purs que le dictame :
Hommage de nos cœurs, ineffables accents,
Doux et chastes parfums des prières de l'âme !...

M. J. M.

Collège St-Viateur, Bourbonnais Grove, Ill., juin 1879.

Une journée de Mai à Paris

Le ciel est beau, la tiède brise du printemps agite mollement les arbres nouvellement parés de leur feuillage vert tendre. Qu'il fait bon sentir les douces effluves de la nature qui se renouvelle ; qu'il fait bon écouter les oiseaux chanter sur le bord de leurs nids ; qu'il fait bon respirer le parfum des lilas et des giroflées ; qu'il fait bon enfin pouvoir secouer l'hiver et humer le renouveau ! Allons donc nous promener. Sortons de cette chambre où le froid, la pluie, la mauvaise saison nous ont si longtemps tenus enfermés. C'est peut-être bien aujourd'hui le premier beau jour que nous offre 1879 ; car ce n'est point par le soleil que Mai nous a salués cette année, c'est par des frimas, de la neige, voire même de la glace. — Où est mon chapeau ? Où est mon léger pardessus ? Où est ma canne de flâneur ? — Bon — Me voilà prêt, je sors content, joyeux, en disant : " A ce soir, bien tard ! "

Mais je suis seul, et, malgré les moineaux qui piaillent sur chaque toit, malgré les pinsons et les fauvettes qui chantent joyeusement, malgré la verdure et les fleurs qui semblent sourire comme un ami qui vient vous revoir après six mois d'absence, malgré le zéphyr caressant qui prodigue ses plus douces haleines ; oui, malgré toutes ces délicieuses choses, il est triste de se trouver seul attablé à ce somptueux festin du printemps. Il me faut donc un compagnon qui me dise ses impressions et qui écoute les miennes. " Un bon morceau bien partagé ne fit jamais mal ", dit un vieux proverbe ; je

crois que l'on peut parfaitement en dire autant au sujet d'un plaisir. Où chercherai-je maintenant ce compagnon, cet ami, cet autre moi-même ? Mon embarras ne sera pas long, et mon cœur, qui a les bras d'une tout autre mesure que mon corps, va tout simplement prendre votre main, cher lecteur de la *Voix de l'Ecolier*. Oui, c'est avec vous que je veux faire ma première promenade de l'année. Allons, y êtes-vous ? Les cœurs ne connaissent pas de distance, vous le savez bien ; et, malgré l'océan, nous pouvons facilement nous réunir. Bonjour à tous, Messieurs, il y a réellement longtemps que je n'ai eu le bonheur de vous voir. C'est ma faute sans doute, mais veuillez m'excuser, car, jusqu'à présent, il a fait si triste, si mauvais, si froid ; je me sentais si morose, que je n'ai osé me montrer à personne. Je n'avais pas même le courage de sourire. J'étais en colère contre moi, contre le temps, contre les hommes. Maintenant je me sens plus gai, et je vous retrouve. Vous me reconnaissez probablement à peine ; depuis longtemps vous avez oublié le pauvre Jean Mérali. Allons, serrons-nous la main, et pour renouveler connaissance, faisons ensemble une petite promenade à travers Paris.

Voyez, la grande ville est paisible. Par ses fenêtres qui s'ouvrent, elle semble rire à ce soleil printanier. Cependant, si vous regardez un peu, vous verrez qu'un nuage de tristesse plane sur elle. Quand on croit qu'elle rit, c'est souvent qu'elle baille, car elle s'ennuie notre Babylone ! On comprend qu'il lui manque quelque chose. Que lui manque-t-il donc ? — Dame ! demandez-le-lui. Moi je ne saurais trop vous le dire. — Peut-être regrette-t-elle son passé où de brillantes fêtes égayaient ses demeures, où une cour éblouissante l'animait comme l'âme anime le corps ; peut-être pense-t-elle à ses joyaux détruits par l'incendie, à ses richesses passées à l'étranger, à ses enfants assassinés, à l'incertitude ou plutôt aux menaces de l'avenir. Enfin elle est triste ; elle expérimente, comme tout ici-bas, que les jours se suivent mais ne se ressemblent point. Ainsi l'année dernière, à cette époque, Paris était en grande toilette de réception : l'exposition universelle lui amenait chaque jour une multitude d'étrangers. C'était une animation, un va-et-vient continuel de princes, d'Anglais, d'Américains, d'Allemands, d'Espagnols, d'Italiens, de Chinois, d'Africains, etc., etc. C'était alors que le Marseillais pouvait dire : " Y en a-t-il de ces Parisiens à Paris, bon Diou ! " Et le canon d'allégresse tonnait, et le lampion joyeux s'illuminait, et la lanterne enflammée se balançait, et le drapeau national flottait, et l'on riait, et l'on causait, et l'on dansait. Maintenant tout cela n'est plus qu'un souvenir, à peine un souvenir. Et les joies de la veille font trouver plus triste le lendemain.

Après l'hymne de fête chanté par les arts, l'industrie et le commerce, on entend les cris de détresse, les cris de la faim jetés par ces trois malheureux ruinés dans un festin. L'ouvrier erre dans les rues, et de partout s'élève la plainte de la misère. Pauvre Paris ! pauvre France ! Encore si l'on travaillait à rétablir ta prospérité, à t'assurer un lendemain ! Mais, hélas ! la division

(La suite de cet article se trouve au commencement du SUPPLÉMENT, page 479).

UN

INTRÉPIDE JEUNE HOMME

Episode des guerres de la Chouannerie.

III

(Suite et fin).

— Pardon, excuse ! dit-il en essuyant les gouttes de sueur qui collaient ses cheveux à son front, et ruisselaient tout le long de sa joue rose ; j'ai trouvé notre jeune dame, et faut pas perdre de temps !

— Où est-elle ? s'écria M. de Thélouars.

Quelques royalistes, et, parmi eux, les deux fils du marquis de Graives, se prirent à murmurer les mots de bien public et d'intérêt de parti.

— Où est-elle ? répéta Armand ; messieurs, vous ne me refuserez point votre aide !

— Nous avons une lourde tâche... commença, en hôchant la tête, l'aîné des fils de M. de Graives.

Janet le regarda en dessous.

— Où est-elle ? dit-il. Elle est au château de Graives, que les bleus saccagent à l'heure où je vous parle.

Les deux Bellissant n'eurent garde de continuer leurs objections. Ils se levèrent des premiers, et un quart d'heure après, toute la petite troupe était en route, savoir, les gentilshommes au galop, et les paysans au pas de course. Janet, monté sur un cheval frais, avançait tout le monde. Il s'était armé jusqu'aux dents ; ses traits enfantins et réguliers respiraient l'ardeur des batailles.

Mais il ne devait point y avoir de bataille. Ce qui nous reste à raconter est autre et plus terrible qu'un combat.

La vue d'un cavalier fuyant à toute bride avait donné à réfléchir au citoyen Thomas ainsi qu'au citoyen Bertin. Ils revinrent au manoir de fort mauvaise humeur, firent donner encore ça et là quelques coups de pioche, et tinrent ensuite, à l'écart, une sorte de conseil.

— Citoyen, dit Thomas, nous étions venus tous les deux, je le vois, dans le même but : nous voulions nous emparer du *Régent*...

— Pour le compte de la République ! interrompit Bertin avec emphase.

— Evidemment reprit Thomas. Le diamant ci-devant de la couronne n'eût fait que passer entre nos mains pures et incorruptibles... Mais, à l'heure qu'il est, le *Régent* court la poste.

— Ce n'est que trop vrai ! soupira Bertin.

— L'homme qui l'emporte pourrait bien nous attirer sur le dos les cohortes contre-révolutionnaires.

— Je pense que cela n'est pas impossible.

— Je n'ai pas peur, citoyen Bertin.

— Je suis sans crainte, citoyen Thomas... mais...

— Au fait...

— La République a besoin de nous.

— La République en a très-grand besoin !

— Je ne vous parle pas de fuir...

— Je repousserais avec indignation une pareille ouverture.

— Je le sais, citoyen Thomas, j'en suis persuadé plus que vous ne pouvez croire... Je propose seulement de sonner la retraite.

— Celle des dix mille a immortalisé Thémistocle, fit observer Thomas, qui n'était point un ignorant.

— Je crois que vous voulez dire Xénophon, rectifia Bertin.

— Thémistocle ou Xénophon, je m'en bats l'œil, citoyen. Vous proposez la retraite ?

— Sauf meilleur avis, citoyen.

— Je me rends à vos raisons, dit Thomas avec un sérieux fort méritoire.

Et les défenseurs de la patrie s'en allèrent comme ils étaient venus, les mains vides et les pieds nus. — Pour ne pas blesser toute vraisemblance, nous avouons néanmoins que les poches incorruptibles du citoyen Thomas, et aussi celles du citoyen Bertin, donnèrent asile à une foule de menus objets précieux dont la République ne profita guère.

De sorte que, lorsque M. de Thélouars et ses compagnons arrivèrent devant le château de Graives, les bleus étaient en route pour Vannes et pour Redon depuis une heure. Les deux fils du marquis n'hésitèrent pas un seul instant ; les indications de Janet Legoff leur avaient appris où se trouvait M^{me} de Thélouars, et sans doute le marquis était auprès d'elle.

Ils firent attaquer aussitôt la première des trois portes qui conduisaient à la cachette.

Le bruit des leviers vint réveiller l'angoisse dans le cœur de mère d'Henriette de Thélouars. Depuis une heure environ qu'elle n'entendait plus rien, son épouvante s'était calmée ; elle commençait à espérer. Mais ce fracas qui retentissait dans une autre direction lui annonçait de nouveaux efforts.

La première porte était la plus faible, elle fut rapidement brisée.

Lorsque les barres de fer attaquèrent la seconde, l'âme d'Henriette fut déchirée. La mort approchait, la mort pour son enfant !

Elle leva son regard effrayé sur M. de Graives. Le vieillard était immobile : il n'entendait rien encore.

La seconde porte résista plus longtemps que la première, mais elle céda enfin ; un bruit confus de pas et de voix se fit entendre, et un violent coup de pince ébranla le chêne épais de la porte intérieure de la cachette.

Henriette tomba lourdement à genoux, et couvrit son fils de ses mains croisées.

M. le marquis de Graives, au contraire, se leva de toute sa hauteur, et jeta sur la porte un regard étonné.

— Je ne les attendais pas de ce côté, murmura-t-il ; qu'importe ?

Il remua du doigt la poudre qui recouvrait le baril, et prit la mèche en main.

— Henriette ! Henriette ! dit à ce moment au dehors la voix de M. de Thélouars.

La jeune femme se leva à demi. Son œil brilla, sa poitrine battit. Une joie délirante, et qu'il ne faut point essayer de décrire, envahit son cœur.

— C'est lui ! mon Dieu ! c'est lui ! murmura-t-elle en se traînant vers la porte !

La voix de M. de Graives lui répondit, grave, monotone, résignée ; elle disait la prière des morts.

Et en même temps il approcha la mèche de la lampe.

— Armand ! râla Henriette qui pouvait parler à peine ; hâte-toi, il va nous tuer !

Mais la porte, robuste barrière, ne céda point encore, et M. le marquis de Graives prétendait mourir à propos. Il lui fallait la vue de l'ennemi pour sanctionner le dernier acte de sa vie. Ce n'était point un suicide qu'il voulait commettre ; les âmes héroïques comme était la sienne ne savent point subroger leur main à la main de Dieu, pour hâter une mort convoitée. Elles attendent, parce qu'elles sont fortes pour souffrir aussi bien que pour oser. S'il voulait mourir, c'était en chrétien et en soldat : s'il ne laissait pas le soin de son trépas aux balles républicaines, c'est qu'il croyait devoir, en mourant, anéantir le dépôt qu'il ne pouvait plus défendre.

Il ne se hâta donc point, et retenant la mèche suspendue au-dessus de la lampe, il continua ses funèbres accents.

Armand ! Armand ! criait la pauvre Henriette.

Les coups redoublaient, et M. de Thélouars répondait :

— Me voici ! une minute encore, et je suis près de toi !

Une minute !... Henriette se sentait devenir folle. Tan-

tôt elle pria Dieu, tantôt elle se trainait aux pieds du vieillard qui ne l'entendait pas et ne voulait point la voir.

Un dernier coup de levier fit sauter un fragment de la porte. M. de Graives mit la mèche sur la lampe en disant :

— Mon Dieu ! prenez nos âmes !

Une autre planche tomba. Le vieillard interrompit sa prière, et dit avec enthousiasme :

— C'en est fait !

Mais au moment où la mèche s'enflammait, un éclair illumina la cachette, un coup de pistolet se fit entendre du côté de la meurtrière, et la lampe vola en éclats.

— Il y a temps pour tout ! dit au même instant la joyeuse voix de Janet.

Personne ne l'entendait dans la cachette, car Henriette succombant enfin aux émotions poignantes qui l'accablaient depuis douze heures, gisait sur le sol, privée de sentiment.

Janet Legoff, cependant, faisait tous ses efforts pour voir ce qui se passait à l'intérieur de la cellule, où ne régnait plus qu'un sombre demi-jour. Nous voudrions bien dire au lecteur qu'il se trouvait là par l'effet d'un profond calcul, mais pourquoi altérer la vérité ? Janet était un enfant. Impatient de voir le travail de ses compagnons traîner en longueur, il avait voulu, le premier de tous, porter à sa jeune maîtresse un signal de salut. Or, il était alerte et audacieux ; de branche en branche, il parvint jusqu'à la meurtrière, à l'ouverture de laquelle il se cramponna.

Il arriva au moment où le vieillard commençait le troisième verset de l'hymne mortuaire, et d'un coup d'œil il devina tout. Prendre un de ses pistolets, viser la lampe fut l'affaire d'une seconde. Le résultat prouva qu'il avait bien visé.

Quand la lampe fut éteinte, Janet ne vit plus rien d'abord, et il s'effraya.

— Dépêchez-vous ! cria-t-il, comme si ses compagnons eussent pu l'entendre ; qui sait quelle imagination va venir au vieux monsieur, maintenant !

Par le fait, en voyant la lampe s'éteindre, M. le marquis de Graives entra dans une violente fureur. Il se hâta, autant que ses vieilles jambes le lui permirent, vers la cavité d'où il avait retiré naguère le baril de poudre, et y prit un pistolet qu'il dirigea d'instinct vers la meurtrière. Mais il se ravisa bientôt.

— Je n'en ai qu'un, pensa-t-il ; avec quoi mettrai-je le feu au baril, si je perds ce coup ?

Il revint donc vers la table, résolu à en finir, ce qu'il eût sans doute exécuté si Janet, dont les yeux s'habituèrent à l'obscurité, ne lui eût brisé son arme dans la main d'un second coup de pistolet.

— Bien touché ! cria l'enfant qui poussa un long cri de joie.

M. de Graives lui répondit par un gémissement de profond désespoir. Il se laissa tomber sur son siège, et demeura plongé dans l'abattement le plus complet.

Par bonheur, il n'y resta pas longtemps. Quelques secondes après, les royalistes jetaient la porte en dedans, et M^{me} de Thélouars était dans les bras de son mari, remerciant Dieu élevant avec transport son enfant sauvé jusqu'à la bouche d'Armand, et se demandant si douze heures d'angoisses n'étaient pas assez payées par cet instant d'inextinguible joie.

Quant à M. le marquis de Graives, il ne perdit pas tout de suite sa mauvaise humeur, et fit à ses fils, qui lui volaient son martyre, un accueil assez froid. Néanmoins, lorsqu'on lui eut rendu son cornet acoustique, et qu'on lui eut fait comprendre comment Janet Legoff l'avait empêché d'accomplir son funèbre dessein, il jeta un regard attendri vers un coin du grand salon de Graives où M. de Thélouars tenait sa femme pressée contre son cœur.

— C'eût été dommage ! murmura-t-il ; et, après tout, le dépôt est sauvé... Qu'on m'amène ce jeune drôle !

Janet arriva, le rouge au front et le chapeau de paille à la main.

— Tu aimes donc bien ta maîtresse ? lui dit M. de Graives d'un ton sévère.

— Ça, c'est la vérité, monsieur le marquis.

— Et si j'avais été, par hasard, entre ton pistolet et la lampe ?

— Dame ! monsieur le marquis.

— Qu'aurais-tu fait ?

— M'est avis que je vous aurais dit : Rangez-vous !

— Je suis sourd, je n'aurais pas entendu.

— C'est tout de même vrai, murmura Janet.

— Eh bien, demanda encore M. de Graives, qu'aurais-tu fait ?

— Dame ! monsieur le marquis, la pauvre jeune dame était là par terre ; et le petit monsieur pleurait.

— Enfin, qu'aurais-tu fait ?

Janet Legoff releva tout à coup son regard, et dit d'une voix basse, mais ferme :

— Sauf votre respect, monsieur le marquis, m'est avis que je vous aurais tué.

Les bonnes gens de Cournon disent, aux veillées, que le vieux seigneur sourit, et qu'il fit don au Petit Gars d'une belle paire de pistolets.

Toujours est-il que ce fut là le premier exploit de Janet Legoff. Plus tard, il fit mieux encore. Son nom devint célèbre dans les grandes landes de l'Ille-et-Vilaine et dans les forêts du pays de Rieux.

X.

LA VOIX DE L'ÉCOLIER


DU

COLLEGE JOLIETTE

ABONNEMENT (payable d'avance) - - - - - \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centimes.

NOTRE AGENT. — M. Bourgeault, libraire, 250 rue St-Paul à Montréal, a bien voulu se charger de recevoir et de collecter en notre nom les petites sommes qui nous sont dues pour abonnements et arrérages.

 ON EXÉCUTE au Bureau de la Voix de l'Écolier toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Blancs de cour,
Blancs pour avocats,
Blancs pour notaires,
Ouvrages de ville

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

CONDITIONS

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00

Lit, lavage, raccommodage..... 18.00

Usage d'un pupitre..... 1.00

Leçons et usage du piano..... 20.00